



## Le tracé d'une lettre

Jean François Cottes

Il doit avoir à peu près quarante-cinq ans quand, il y a quelques années, il prend contact avec moi pour répondre à l'injonction thérapeutique d'un juge<sup>1</sup>. Il est impliqué dans un « coup de filet » contre un réseau d'échange d'images pédopornographiques sur *Internet*. Il n'a pas de demande et m'annonce d'emblée que lorsque le jugement aura eu lieu, il arrêtera de venir me voir.

Il n'a pas saisi ce qui s'était passé au cours de cette affaire. Il ne l'a pas subjectivée. Pas de culpabilité, pas de remord, juste le regret d'avoir perdu son travail. Sa vie d'enfant, d'adolescent ? Rien à signaler. Ses études ? Il n'est pas allé bien loin. Sa vie de couple marié ? Rien à en dire. Ses enfants ? « Ça va, ça va. » Ils se débrouillent à l'école. Son travail ? C'est là le *hic*.

Employé d'une grande administration, il a dû démissionner après son inculpation. Pourtant ça se passait si bien. Sans diplôme, il avait su prendre le virage au bon moment quand l'informatique est apparue, au début des années 1990. Il savait s'y prendre avec les ordinateurs. Il s'en occupait très bien, surtout de la sécurité informatique, des *firewalls*, de la protection des données, de leur stockage. Ça lui avait permis de progresser dans sa carrière, de se faire reconnaître par ses supérieurs, estimer même.

Et puis, il ne savait plus comment, quand l'informatique est arrivée dans les foyers, lui aussi avait acheté un ordinateur personnel et avait pris une connexion *Internet* : « On fait comme tout le monde ». Comment avait-il commencé à se procurer ces images et ces vidéos ? Il ne savait plus, par hasard en tout cas. Le contenu ne l'intéressait pas, il ne les regardait pas, ne les visionnait pas. Ce qui comptait par contre, c'était leur quantité et le nombre total d'octets que faisait son dossier. Il allait sur des forums : « On se laisse entraîner, c'est comme une compétition ». C'est seulement là qu'il s'anime un peu, sinon il reste impassible, le ton monocorde, le regard fixe dans celui de l'autre, redoublant quasiment toutes ses phrases : « On fait comme on peut, *on fait comme on peut*. »

Et maintenant alors ? Il a tout arrêté bien sûr. Il ne collectionne plus ces images et ces vidéos, mais les images de *Formule 1*, il s'inscrit sur des forums, des sites d'échanges. Et puis vient le procès, condamné à une courte peine de prison avec sursis, il vient me le dire et interrompt les entretiens.

Deux ans après, il m'appelle à nouveau, sur les conseils de son avocat car la deuxième procédure engagée en même temps que la première va aussi arriver à son terme. Il est confiant, ça devrait bien se passer aussi.

À la fin de l'entretien qui suit, au moment de partir, une question me vient qui me surprend autant que lui : de quelle région vient son nom et comment le prononce-t-on ? Il m'explique alors longuement la provenance de son nom dont il a fait modifier l'usage de la prononciation. C'est à sept ans, qu'il a décidé que son nom, son patronyme, était prononcé incorrectement. Apprenant à lire, il découvrait les règles de la prononciation, et s'est aperçu que la prononciation en usage dans sa famille était fautive, non conforme à la règle. Elle féminisait le nom, comme si son nom était M. Gamin mais prononcé M. Gamine. En effet, en appliquant les règles de la prononciation, sa rectification est valide. Il trouve ça inexact, injuste,

---

<sup>1</sup> Ce texte a été discuté lors de la Conversation clinique qui s'est tenue à Marseille le 30 mars 2012.

inacceptable, c'est encore très vif quand il m'en parle, lui si placide à l'ordinaire, inexpressif même, il fronce des sourcils, y met de la voix, fait des gestes avec les mains, les bras.

À partir de cet âge, il va s'employer à ce qu'à l'école, puis au service militaire, dans les administrations, dans son milieu professionnel, là où il habite, on l'appelle selon la prononciation rectifiée. Son père, qu'a-t-il dit quand il a annoncé qu'il modifiait la prononciation du nom ? « Oh ! Rien, il a laissé faire, il a laissé faire. » Les autres membres de sa famille, ses parents, ses frères et sœurs, leurs enfants, conservent l'ancienne prononciation. Ainsi depuis l'âge de sept ans, il se fait appeler d'un autre nom que celui de son père.

Tout au long de ces explications, il s'anime, se vivifie, sa voix se met à suivre des modulations. Je m'aperçois alors que son nom maintenant désigne son arrestation et le fait de faire partie d'un réseau tandis que l'ancienne prononciation désigne exactement la pratique pour laquelle il a été inculpé.

À partir de cet échange sur le pas de la porte, les entretiens vont prendre un cours nouveau et sa vie professionnelle aussi. Chômeur quand il était venu me voir, vivant d'une pension de retraite anticipée, il se met à chercher du travail. Ce qu'il voudrait, c'est un emploi de chauffeur-livreur. Peu exigeant sur le salaire et les conditions de travail, il trouve rapidement des contrats. Il est sérieux, fiable, appliqué, ne rechigne pas à la tâche. Les clients aussi en sont contents. Mais dès qu'il s'aperçoit qu'il y a une *entourloupe*, qu'un patron trompe les clients, leur ment, et que lui-même devrait mentir, ne serait-ce que par omission, il quitte l'entreprise, ne supportant pas le mensonge, la fraude. Finalement, il se fait embaucher chez un grossiste qui vend des œufs. C'est un travail délicat, il faut respecter les délais, et le patron est honnête, ce travail lui plaît, il y reste.

Au cours des entretiens, je me fais expliquer par le menu son activité. Il aime livrer les œufs, et conduire le camion. Mais ce qui l'intéresse le plus, c'est préparer ses tournées. Les autres employés font ça au petit bonheur la chance, du coup ils ont des retards, des livraisons manquées, c'est du gaspillage. Lui, la veille, il calcule les kilomètres, le temps de parcours, établit l'ordre des livraisons en fonction des heures d'ouverture des magasins à livrer, du trafic, du jour de la semaine pour optimiser la tournée. Il prend une carte et trace au crayon le parcours qui change chaque jour. Ce qu'il vise, c'est à faire des *boucles* : « Quand on fait une boucle, c'est bien. C'est bien ». Et la collection d'images de *Formule 1* ? Il a arrêté, a détruit les fichiers : « On se lasse, on se lasse. »

Comment occupe-t-il son temps alors que ses enfants ont fini leurs études et travaillent ? Il s'est trouvé une nouvelle occupation, il peint. Oh ! Pas des tableaux, non, il peint ses volets, ses fenêtres, ses portes, les barreaux qui closent les vasistas, les soupiraux. Il y a vingt ans, il avait fait construire une maison sur un terrain, dans une banlieue. Mais les peintures, « ça vieillit, ça vieillit ». Peint-il aussi les murs, les cloisons ? Non, ça, il le fait faire par des entreprises. Et puis il vient de faire clôturer le terrain, mettre un portail. Il l'a fait faire, sauf la peinture. Il en a pour des années à la peindre, et puis quand ce sera fini, il faudra recommencer... « Mais ça ne fait rien, on s'occupe, on s'occupe. »

Pour ce sujet, « Là où ça parle, ça jouit » comme le dit Lacan lors de son Séminaire *Encore*. En ce qui le concerne, la jouissance, c'est celle de l'Autre, celle que l'Autre lui extorque. L'Autre jouit de lui, l'Autre jouit quand ça parle en féminisant son nom, quand est rajouté un *e* à son nom. Ce *e* le féminise, menace sa virilité. Il ne peut le supporter. Cette prononciation féminisée est une erreur, c'est une faute, c'est un mensonge qui lui nuit. Il ne supporte pas le mensonge si utile et facilitateur dans les relations sociales.

D'ailleurs parler, c'est-à-dire s'engager dans la parole, y mettre du sien, y mettre son corps, convoque la menace d'une invasion, d'un retour de la jouissance dans le corps. Il se tient à distance de cette parole, emploie le « on », forme impersonnelle de la troisième personne du singulier. Il atténue l'énonciation en redoublant les phrases. Son corps est tenu à distance des

effets de la parole. Il s'intéresse aux ordinateurs car leur langage est séparé de la question de la vérité.

La féminisation de son nom a fait retour dans son activité de stockage d'images pédopornographiques. Mais c'est hors sens : quand il est interrogé par la police, puis par un juge d'instruction, il ne nie pas, reconnaît tout, il ne voit pas le mal qu'il y a, ce sont juste des octets.

Il vient me rencontrer parce qu'il y est contraint et n'en attend rien. Il est d'autant plus surpris quand je l'interroge sur son nom. C'est alors que se met en place une autre activité, livrer des *œufs*, des *e*, en faisant des boucles. C'est une écriture. En faisant ces boucles, il trace ce *e*, il tente d'en extraire la jouissance par une écriture. Et quand il n'est pas au travail, il peint tout ce qui fait bord, cadre, limite. Il le souligne d'un trait.

C'est aussi hors sens que ce sujet élabore sa solution « sinthomatique ». Pas sans un lieu où il rencontre un autre avec lequel il parle de ce qui lui donne un point d'appui dans l'existence.